

Ce Journal paraît les Jedis et Dimanches. Le prix de l'abonnement (qui se paie d'avance) est de 6 fr. pour trois mois, 11 fr. pour six mois, 20 fr. pour l'année, et de 1 fr. de plus par trimestre pour les départements. Tout ce qui concerne la rédaction doit être adressé, franc de port, à l'imprimerie du Journal.

3<sup>me</sup> ANNÉE.

On s'abonne au bureau du Journal, chez L. Boitel, imprimeur, quai Saint-Antoine, n. 56; M<sup>mes</sup> Geury et Durval, place des Célestins; Louis Babeuf, rue Saint-Dominique, n. 2; Bohaire, libraire, rue Puits-Gaillot, n. 9; Bouton, cabinet littéraire, passage du Grand-Théâtre.

Le prix des annonces est de 15 c.



## JOURNAL DE L'ENTR'ACTE.

Littérature, Arts, Poésie, Nouvelles, Théâtres, Modes, Annonces.

### GYMNASE LYONNAIS.

DÉBUTS DE MM. ANATOLE GRAS ET JOIGNY.

Vendredi dernier, M. Anatole Gras a subi la troisième et dernière épreuve, imposée à tout débutant, et, dans cette épreuve comme dans les précédentes, les choses se sont passées à merveille entre le public et l'artiste. Bien que nous ne pensions pas avec les législateurs de la scène qu'il suffise de trois rôles plus ou moins courts, plus ou moins insignifiants, pour juger le mérite d'un acteur en dernier ressort, nous n'en exprimerons pas moins, dès aujourd'hui, notre opinion sur M. Anatole.

Destiné aux rôles des premiers et deuxièmes amoureux, M. Anatole justifie, par sa physionomie et sa tournure, le choix dont il a été l'objet. Il dit bien et possède quelque habitude de la scène. Voilà pour les qualités. Quant aux défauts, si le public se fût montré moins bienveillant, s'il eût mêlé à ses applaudissemens quelques restrictions correctives, nous ajournerions volontiers la tâche pénible que nous impose notre devoir de critique; nous attendrions que l'artiste eût triomphé de l'émotion inséparable de tout début, pour asseoir notre opinion sur la portée réelle de son talent. Mais l'indulgence du parterre nous trace une conduite toute différente. Ainsi, nous signalerons, dès ce jour, à M. Anatole, l'impression désagréable généralement produite par le mouvement continuel de ses bras, par cette choquante profusion de gestes, rarement en harmonie avec la parole. Dans *Simple Histoire* surtout, il s'est montré *gesticulateur* outré, et ce défaut a d'autant plus de relief chez lui, qu'il nous a semblé, à première vue du moins, ne posséder ni la chaleur d'action qui justifie parfois une pantomime en peu exagérée, ni la légèreté qui pourrait, à la

rigueur peut-être, servir d'excuse à cette espèce de *dégingandage* dont il est atteint.

Une dernière critique : M. Anatole s'occupe trop des spectateurs; qu'il se rappelle le conseil de Diderot, l'encyclopédiste : « Le véritable acteur doit s'identifier assez avec son rôle, pour croire qu'un mur, élevé de l'orchestre, le sépare de ceux qui le regardent. »

En adressant ces quelques mots de critique à M. Anatole, nous avons voulu lui prouver qu'il ne devait accepter les applaudissemens de la foule, que comme un encouragement à marcher dans la voie du progrès; car il faut qu'il le sache : au-dessus du public qui siffle et bat des mains, il en est un qui juge à petit bruit et dont les arrêts acquièrent tôt ou tard force de loi. Assez d'autres sont venus se briser contre l'écueil de cette indulgence trompeuse, pour que nous ayons à cœur de le signaler aux artistes dont les débuts renferment des promesses d'avenir.

Successeur de M. Cachardy, que *Rouen* nous enlève, — suivant l'expression hyperbolique d'un journal de notre ville, — M. Joigny a fait sa première apparition dans le vaudeville, la *Demoiselle à Marier*. Sans attacher trop d'importance à ce premier début, nous devons dire ici que le jeune artiste était fort convenablement placé dans le rôle difficile qu'il s'était choisi; aussi, les applaudissemens ne lui ont-ils pas manqué, et s'il eût été possible de procéder, séance tenante, à son admission définitive, nul doute que le public ne lui eût fait grâce des autres épreuves.

Nous reviendrons à M. Joigny, au premier jour.

CARL.

Un journal de notre ville a annoncé que M. Provence avait obtenu de l'autorité la permission de ne jouer

que trois fois par semaine sur notre première scène. Quoique nous verrions avec beaucoup de peine se fermer ainsi notre Grand-Théâtre, et la foule courir aux flonflons du Vaudeville de préférence à nos chefs-d'œuvres lyriques et dramatiques, nous pensons pourtant que si notre cité ne pouvait suffire à l'entretien de deux théâtres, il vaudrait encore mieux, selon nous, réduire les frais d'une exploitation onéreuse en diminuant le nombre des représentations que de s'exposer à des chances désastreuses. Nous avons été aux renseignements, et nous savons que la nouvelle jetée dans le public est tout-à-fait controuvée. M. Provence la désavouera sans doute et nous rassurera sur une mesure si éloignée de ses intentions.

### LA MORT DE JULIA LAMARTINE.

Tous les poètes ont payé leur tribut au coup terrible qui a frappé la jeune fille de M. de Lamartine pendant son voyage en Orient; mais on attendait impatiemment le cri de douleur du grand poète. Voici quelques-unes des strophes que lui inspira ce malheur et qu'il composa peu de temps après; elles ont été imprimées pour la première fois dans ses *Souvenirs d'Orient*.

C'était le seul débris de ma longue tempête,  
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,  
Une larme au départ, un baiser au retour,  
Pour mes foyers errans une éternelle fête;  
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,  
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,  
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,  
Une caresse à mon réveil!

C'était plus : de ma mère, hélas! c'était l'image,  
Son regard par ses yeux semblait me revenir,  
Par elle mon passé renaissait avenir,  
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage.  
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,  
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,  
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,  
Son sourire éclairait mon cœur.

Son front se nuançait à ma moindre pensée;  
Toujours son bel œil bleu réfléchissait le mien;  
Je voyais mes songes teindre et mouiller le sien.  
Comme dans une eau claire une ombre est retracée;  
Mais tout ce qui montait dans mon cœur était doux,  
Et sa lèvre jamais n'avait un pli sévère  
Qu'en joignant ses deux mains dans les mains de sa mère  
Pour prier Dieu sur ses genoux.

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,  
Et que je la tenais belle sur mon genou,  
L'un de mes bras portait ses pieds, l'autre son cou,  
Ma tête sur son front tendrement inclinée;  
Ce front se renversant sous le bras paternel,  
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,

Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses  
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel.

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,  
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,  
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,  
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme :  
Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser,  
Elle les appelait comme un enfant qui joue,  
Et les faisait flotter de sa bouche à ma joue  
Qu'elle dérobaient en baiser!

Et je disais à Dieu : dans ce cœur qu'elle enivre,  
Mon Dieu! tant que ces yeux luiront autour de moi,  
Je n'aurai que des chants et des grâces pour toi.  
Dans cette vie en fleurs c'est assez de revivre;  
Va! donne lui ma part de tes dons les plus doux;  
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance  
Les bras enchaînés d'un époux!

Et tout en m'enivrant de joie et de prière,  
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas  
Que ce front devenait plus pesant que mon bras,  
Que ces pieds me glaçaient les mains comme la pierre.  
Julia! Julia! d'où vient que tu pâlis?  
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change?  
Parle-moi, souris-moi, pas de ces jeux, mon ange,  
Rouvre-moi ces yeux où je lis!

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,  
Le sourire y mourait à peine commencé,  
Son souffle raccourci devenait plus pressé,  
Comme les battemens d'une aile qui se pose;  
L'oreille sur son cœur j'attendais ses élans,  
Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,  
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme  
Porte mort et froid dans ses flancs!

Et sur mes bras raidis portant plus que ma vie,  
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,  
Je me levai debout, je marchai vers l'autel,  
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie,  
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,  
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,  
Comme la place du nid d'où l'oiseau d'une aurore  
Vient à peine de s'envoler.

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,  
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur.  
Et la douleur combla la place où fut mon cœur;  
Et je dis à mon Dieu : mon Dieu! je n'avais qu'elle!  
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour :  
Elle avait remplacé ce que la mort retranche,  
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche  
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,  
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon,  
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,  
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée,  
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,  
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,

Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,  
Mon matin, mon soir et ma nuit;

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,  
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,  
Un rayon permanent de ma félicité;  
Tous ces dons rassemblés, Seigneur, sur un visage,  
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,  
Yeux où brillaient mes yeux, ame à mon sein ravie,  
Voix où vibrat ma voix, vie où vivait ma vie,  
Ciel vivant qui me regardait!

Eh bien! prends! assouvís, implacable justice,  
D'agonie et de mort ce besoin immortel;  
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel;  
Si je l'ai tout vidé, brise enfin mon calice!  
Ma fille! mon enfant! mon souffle! la voilà!  
La voilà! j'ai coupé seulement ces deux tresses  
Dont elle m'enchâînait hier dans ses caresses,  
Et je n'ai gardé que cela

Un sanglot m'étouffa, je m'éveillai; la pierre  
Suintait sur mon corps d'une sueur de sang;  
Ma main froide glaçait mon front en y passant;  
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière.  
Je m'enfuis: l'aigle au nid est moins prompt à courir;  
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure,  
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure,  
Elle m'attendait pour mourir!

Maintenant tout est mort dans ma maison aride;  
Deux yeux toujours pleurant sont toujours devant moi;  
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi;  
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide.  
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur,  
La prière en mon sein avec l'espoir est morte,  
Mais c'est Dieu qui l'écrase, ô mon ame! sois forte,  
Baise sa main sous la douleur!

ALPHONSE DE LAMARTINE

### JOLI PRINTEMPS.

Je chante le printemps.

Rien n'est bête comme le printemps.

« O printemps! frais printemps! qui reviens couronné de violettes et des rameaux verts dans la main! — A ton aspect les oiseaux chantent, mille insectes se roulent en bourdonnant dans les chauds rayons du soleil; ton haleine est pleine de parfums, et tu sèmes en dansant les marguerites dans les prés. — O printemps! frais printemps! — J'entends déjà trois cents rimeurs varier sur leur aigre violon ce thème anté-diluvien.

Le printemps est un vieil enfant toujours enrhumé, toujours grelottant, qui à des engelures aux pieds et de la boue sur son manteau de couleur tendre. Fiez-vous à son haleine parfumée: elle vous rendra le nez rouge; elle vous tatouera le visage de bleu, de vert, de pourpre, et vous aurez, ô ma mie si blanche et si rose! vous aurez l'air d'une grosse prune de monsieur en pleine maturité.

Le printemps nous arrive à cheval sur les giboulées et accoutré de la plus grotesque façon. — Il ne s'agit pas de bêler, ô printemps! frais printemps! il faut un peu raisonner. Or, vous voyez bien que votre printemps porte un bonnet de laine et une culotte de nan-kin; qu'il laisse et reprend à chaque heure le manteau et les mitaines; qu'il a toujours ou trop chaud ou trop froid: vous le voyez bien, et vous voyez bien aussi que ses bas de soie sont crottés, et qu'il ne sort jamais sans parapluie.

Et puis est-il assez maussade et ennuyeux? — On l'a peint sous les traits d'un adolescent fustigeant à coups de roses et chassant devant lui un sombre vieillard qu'on appelle l'hiver. Voilà, je l'avoue, une effrontée calomnie. Le mauvais barbouilleur, auteur de ce libelle, n'avait très-certainement pas de quoi acheter un fagot. — Ah! c'est bien plutôt l'hiver qui est le joyeux et l'insouciant garçon dansant sur la glace et la neige, vivant aux flambeaux, faisant l'amour et faisant bonne chère, quêtant pour les pauvres et se baignant dans un fleuve de punch!

L'hiver, un sombre vieillard! lui, le désiré de tout ce qui est amoureux, jeune et beau! lui qui jette aux jeunes filles des rubans, des dentelles, des guirlandes, des robes de soie et des amans! lui qui allume tant de bougies, qui étale tant de velours et d'or, et que suit un si joyeux cortège de flûtes, de violons, de hautbois, de danseurs et de petits gâteaux! lui, qui conserve dans une atmosphère embaumée de douces flatteries les derniers restes de beauté que va détériorer le souffle du printemps! lui qui donne à ses nuits rayonnantes une lumière faite exprès pour les visages, une lumière qui sait si bien cacher la date odieuse de l'acte de naissance, vous l'appellez un sombre vieillard! Non, non! il est jeune, il est riche, il est généreux et compatissant. On l'aime dans le monde et dans la solitude, car il est encore le dieu du foyer. C'est lui qui donne au rêveur isolé, pour rêveur, pour confident, un joyeux tison couronné d'étincelles; c'est lui qui trouve moyen de faire entendre jusque dans l'indigente mansarde ce bruit comusien des casseroles et des verres qui renvoie toute douleur au lendemain. — Et c'est lui aussi qu'on cherche par toute sorte d'avances et de politesses à retenir long-temps. Que de blanches épaules on lui montre, que de soulèvements, que d'odorantes chevelures livrées à ses baisers, que de libations en son honneur! — Mais rien n'y fait: il faut qu'il s'enfuie devant le rival qui le pourchasse armé d'un méchant bouquet de jonquilles.

Le pauvre hiver ne peut pas supporter l'odeur des jonquilles, et il en trouve partout. Elles viennent s'établir sur les chemins, sur les fenêtres; elles le pour suivent jusqu'au bal, sa cour plénière. — Alors il disparaît, emportant ses orchestres, ses gazes, ses cuisiniers, son vin de Champagne et ses chansons. Adieu

l'hiver, adieu la bonne et insouciantie vie. Vous n'avez plus de danseuses, vous avez des petites personnes enrhumées, de femmes de vingt-cinq à trente ans qui soignent leurs marmots, et qui se sentent au front une légère balafre... un printemps de plus ! Vous n'avez plus de musique, plus de rêveries auprès du feu, plus d'extases dans un coin de salon : vous avez le printemps, la poussière, les jonquilles, l'herbe, les mouehes... et les puces !

« O printemps ! frais printemps ! qui reviens couronné de violettes et des râteaux verts dans la main ! — A ton aspect les oiseaux chantent, mille insectes se rendent en bourdonnant dans les chauds rayons du soleil ; ton haleine est pleine de parfums, et tu sèmes en dansant les marguerites dans les prés. — O printemps ! frais printemps ! »

Rien n'est bête comme le printemps.



## UNE SOIRÉE DE FIÈVRE.

C'était, il y a dix-huit ans, aux premiers jours du printemps de l'an 1817. Tout glorieux du succès récent de *Cenerentola*, Rossini revenait à Milan, dont il était l'idole, et que le volage avait quitté depuis deux ans, pour aller donner à Naples *Elisabeth*, et à Rome son immortel *Barbier*.

Et le grand compositeur n'était pas sans inquiétude. Comment les Milanais allaient-ils l'accueillir, lui que, malgré toutes leurs instances, ils avaient vu partir et porter sur une autre scène les nouvelles productions de son génie ? Cette préférence était une offense mortelle à la dignité et au goût de la ville, et les Italiens pardonnent peu. Pour rentrer en grâce, pour expier cette faute, il fallait un chef-d'œuvre : il écrivit la *Gazza*.

L'ouvrage terminé, les rôles appris, chaque chanteur sûr de sa partie, l'affiche était posée, et Rossini se préparait à se rendre au théâtre, lorsqu'il voit arriver un de ses amis, tout inquiet et effaré : « Eh ! bon Dieu ! qu'y a-t-il ? » s'écrie le maestro.

Ah ! mon ami, c'est affreux ! Pauvre compositeur ! un si bel ouvrage !...

— Eh ! quoi donc ? parlez...

— Quel malheur ! un opéra si beau, sifflé, sifflé à outrance.

— Comment, sifflé ?

— Oui, mon ami, sachez qu'il y a une cabale de montée : le public, outré de ce que vous avez quitté la ville pour faire jouer ailleurs vos deux derniers ouvrages, a résolu de se venger, et ce soir on doit siffler votre pièce ; entendez-vous, mon ami, la siffler, mais la siffler avec rage. »

Hum ! fit Rossini avec un grand soupir. Le spectacle allait commencer dans quelques minutes : il se rendit

à l'orchestre, et prit au piano sa place accoutumée.

A sa vue, un murmure de mauvais présage circule dans la salle. Le malheureux compositeur promène autour de lui un regard inquiet : la malveillance est surtout les visages, et il lui semble déjà voir toutes les bouches s'allonger pour produire cet abominable bruit, que l'homme a emprunté au serpent pour la désolation de tous les auteurs dramatiques.

Cependant il faut commencer : ses doigts tremblants tombent sur le clavier, et attaquent l'ouverture. L'orchestre exécute, d'une manière triomphante, la belle marche qui en compose la première partie. — Silence dans la salle. — *L'allégro* suit : Rossini tout palpitant, l'oreille tendue, osait à peine respirer ; et son imagination bouleversée croyait à chaque instant ouïr un sifflement : chaque rentrée de petite flûte lui donnait le frisson. Enfin, l'ouverture s'achève, le chœur d'introduction est chanté, et l'orage n'éclate pas encore. Enfin, Ninetta descend la colline ; Rossini, d'un regard suppliant, implore toutes les ressources de son talent. Elle chante, et les mots : *Bene, molto bene, bravo, ah bravo!* commencent à retentir dans la salle : les figures se dérident. Enfin, après le trio de Ninetta, de Fernando et du Podesta, des cris d'enthousiasme s'échappent de l'auditoire : *Bravo maestro!* s'écrie-t-on de toutes parts, *viva Rossini!*

Or, l'usage veut en Italie, qu'un auteur ainsi appelé, se lève chaque fois et salue les spectateurs : Rossini se lève, salue, et de nombreux applaudissemens lui témoignent que la paix est faite et que tout est oublié.

On continue la pièce. Le morceau suivant excite les mêmes transports : *viva, viva Rossini!* Et le compositeur est obligé de nouveau de se lever et de saluer le public. Même chose pour les morceaux qui viennent ensuite. Le premier acte finissait à peine, que déjà Rossini, tout fatigué, commençait à craindre que l'enthousiasme public ne lui donna une courbature.

Ce fut bien pire, au second acte : tous les morceaux excitèrent une véritable frénésie ; le duo de la prison, la scène avec le podesta, la marche du supplice furent redemandés, et à chaque instant, Rossini, brisé de lassitude, de se lever et saluer. Il était à peine assis que les bravos commençaient, et tout haletant, épuisé, il lui fallait se lever et adresser à tous les coins de la salle de nombreux saluts. Le malheureux attendait avec impatience la fin de son triomphe. Elle vint pourtant : le rideau tomba. Il était temps, la pleurésie était imminente.

Il en garda le lit huit jours.